



La quête du sens dans *Léviathan*

PAR GEORGES THINES

L*éviathan* est le titre mystérieux qui n'annonce pas par lui-même semble-t-il le contenu abstrait et le sens du roman de Julien Green. Pourtant, le mot est étrange et suscite l'interrogation, il est même vaguement menaçant, même si l'on n'évoque pas en le prononçant le contexte biblique dont il est extrait. C'est pourquoi, le poids de menace et l'inquiétude dont il semble porteur, fait pressentir sa justesse dès les premiers accents du livre. Dans celui-ci apparaissent les trois personnages essentiels du drame : Guéret, futur assassin, Angèle, future victime, et madame Londe, tenancière du restaurant où des messieurs d'âge mûr ont leurs habitudes et bénéficient de la complaisance de la patronne qui leur ménage des rendez-vous avec Angèle. Le climat d'étrangeté qui règne dans les relations entre Angèle et Guéret, d'une part, et entre madame Londe et ses habitués, d'autre part, résulte avant tout de leur ambiguïté. Guéret est un homme marié en pleine dérive sentimentale qui, ébloui par la beauté d'Angèle, essaie humblement de se concilier ses bonnes grâces, mais dont les propos qui se veulent séducteurs sont inquiétants en raison même de leur humilité et de leur douceur ; madame Londe est une personne au physique lourd et imposant, qui domine les tables des dîneurs du haut d'un comptoir à l'allure d'un promontoire, mais qui vit dans la terreur perpétuelle de perdre ses clients réguliers. Madame Grosgeorges, qui intervient plus loin et qui deviendra le personnage principal des derniers chapitres, est une bourgeoise riche, dure, méprisante, qui se révélera impitoyable dans plus d'une circonstance, mais qui, lasse de la vie et marquée par un bovarysme stérile, tentera finalement de

se suicider. Quant à Angèle, elle concentre sur elle tout le tragique du roman. Recueillie par madame Londe qui s'est chargée de ce qu'elle appelle son « éducation » et qui la prostitue systématiquement à ses clients, elle est à la fois pleine d'audace et de faiblesse et sa vie de petite lingère pauvre, assortie des petites aventures et des humiliations qui lui imposent la patronne du restaurant, finira par être molestée par Guéret qui la défigurera, la privant de la sorte de sa beauté, seul accomplissement indubitable mais aussi indubitable damnation de son existence sans éclat.

Ce serait injustement restreindre la portée de ce roman que de le réduire à une aventure banale qui finit dans le drame ; il serait non moins faux d'y voir un roman d'amour avec tout ce que cette qualification comporte de vulgaire et de rebattu, même si le ton de l'œuvre se prête à une interprétation plus subtile du genre en raison de l'étrangeté des relations qui s'établissent, dès les premières pages entre Guéret et Angèle. La fascination que celle-ci exerce sur le personnage erratique de Guéret ne se réduit pas au seul attrait sexuel, ni même à une forme d'érotisme plus ou moins avoué : c'est le fait même de l'étrangeté de ces relations qui est en cause et l'insurmontable difficulté qu'éprouve l'homme et la jeune fille à intégrer cette étrangeté dans le mouvement de leur expérience vécue qui va les mener l'un et l'autre à des extrêmes qui n'ont d'autres sens que de conjurer l'étrangeté de leur rencontre : si celle-ci est étrange, voire inquiétante dès l'abord, ne fût-ce qu'en raison de son improbabilité, la seule voie de résolution qui s'offrira à eux, consistera à affirmer par leurs actes et par leurs paroles, que la banalité de leur rencontre, toute misérable et insignifiante qu'elle soit, est porteuse d'un sens exceptionnel ; il s'agira pour eux d'échapper à la terreur de l'étrange en tentant désespérément de l'insérer dans le tissu de la vie très ordinaire qu'il mènent l'un et l'autre ; ils croiront y parvenir, elle, par le refus, lui, par la violence. Ainsi donc une terreur chasse l'autre sans aboutir à un échange réel, car le plus singulier de cette rencontre manquée est que derrière l'écran de l'impossibilité se profilent les accents d'un désir authentique, d'une offrande amoureuse sincère apparemment incapable de s'épanouir et menacés à tout moment de sombrer dans la maladresse et le ridicule

Comment la passion qui nous guide avec tant de sûreté vers son aboutissement peut-elle s'assortir si fréquemment d'un taux si considérable d'incompétence humaine, d'incompréhension et d'aveuglement, elle dont l'aveuglement même garantit la réussite contre toutes les résistances du rationnel et du conforme ? La rencontre manquée de Guéret et d'Angèle, doit son échec et son aboutissement tragique à l'aveuglement du premier qui échoue à percevoir tout ce qui sépare un être humain d'une chose simplement convoitée à l'aveuglement de la seconde qui, tout en devinant le motif amoureux profond de l'homme qui la poursuit, se révèle incapable de le percevoir dans sa réalité, au-delà des hésitations qui le transforment en un amoureux parodique, annulé par sa faiblesse.

En définitive, ce qui sépare Angèle de Guéret, c'est l'obstacle de la trivialité. Ce qui les empêche de s'épanouir dans un échange amoureux véritable et enrichissant, c'est *l'épreuve du franchissement de l'existence complète vers la communion de l'intersubjectivité*. Cette épreuve, dans laquelle ils échouent l'un et l'autre, définit la teneur métaphysique de Léviathan. Il s'agira de démêler, autant que faire se peut, les raisons qui interviennent pour rendre ardue voire impossible, la conquête de l'ipséité dans la réciprocité effective. Car, comme le dit De Waelhens, « le sujet [...] ne s'appréhende que comme effort d'intériorisation. L'ipséité est surtout une conquête. La moindre expérience spirituelle enseigne, hélas, que cette conquête est un travail de Sisyphe ; (à) la pure intériorité s'éloigne de nous à mesure que nous la poursuivons¹ ». Mais si la subjectivité pure de l'être individuel est cet effort de conquête, celle-ci n'est pas concevable comme le but final de l'effort d'instauration philosophique ; elle ne peut prendre son sens que si elle transcende en visant l'autre de la réalité, l'autre tout court du semblable, l'autre qui s'offre à nous comme le lieu électif de la transcendance accomplie. Or, ce qui confère aux deux premiers chapitres de Léviathan qui mettent en scène Guéret et Angèle, ce ton à la fois étrange et inquiétant que je signalais il y a quelques instants. C'est cette mise en présence de deux subjectivités dont on devine immédiatement à leurs attitudes et leurs paroles, que toute osmose de l'une à l'autre est irrémédiablement exclue. Cette conviction que le lecteur forme au début de l'ouvrage, se confirmera au cours des chapitres suivants lorsque apparaîtront les

¹ A. De Waelhens, « Existence et subjectivité », dans *L'existence*, collectif, Paris, Gallimard, coll. « La métaphysique », 1945, p. 175.

personnages de madame Londe et de madame Grosgeorges. Dans tout le roman, les dialogues — relativement peu fréquents — qui s’intercalent entre de longs et denses fragments narratifs et analytiques, ne semblent paradoxalement intervenir que pour mettre en évidence les incompatibilités plutôt que les convergences et les accords des personnages. Ceci dit, j’en reviens au titre du roman à ce *Léviathan* dont on peut se demander dans quelle mesure il qualifie, tant par le monstre qu’il évoque que par la résonance de son nom, l’étrangeté et la menace latente des situations caractéristiques de l’œuvre, et dont je suis porté à croire que les deux chapitres initiaux qui introduisent les deux figures essentielles de l’assassin et de sa victime future, constituent à la fois l’annonce et la formule d’ensemble. Ces deux chapitres que l’on lit dans la crainte et le tremblement, je les ai spontanément réunis mentalement sous le titre de *la mort et la jeune fille*, qui est aussi le titre du quatuor le plus doux mais aussi le plus intolérablement violent de Schubert. *Léviathan* réunit-il en lui ces deux composants ? Pour m’en tenir à ce que ce mot évoque pour l’oreille, il me paraît — et je reconnais le caractère très subjectif de cet aveux — que la syllabe finale a quelque chose de sombre et de pesant dans sa résonance nasale, une sorte de murmure larvé bien fait pour évoquer la menace et la terreur. Sans doute cette résonance hébraïque fait-elle contraste avec le i aigu de la deuxième syllabe, ce qui en accentue le caractère sombre et tragique. Le même effet peut être constaté à propos du nom de madame Londe, dans lequel la nasale centrale, cet on allongé et sourd, évoque la lourdeur et la malveillance du personnage autant que son énormité dominatrice. Certes, on peut contester ces rapprochements arbitrairement établis entre les mots et les caractères des personnages ; un autre les entendra autrement. Il reste que c’est là une propriété subjective et indubitable de ma lecture ; c’est ainsi que j’ai lu Green et que la profonde impression qu’a faite sur moi une première lecture s’est reproduite et prolongée dans les lectures ultérieures dès que le titre s’étalait devant moi. Je dirai en substance que le titre du livre annonce de façon particulièrement précise, tant pour l’œil qui lit que pour l’oreille qui écoute les mots, la teneur tragique et vaguement terrifiante de l’œuvre, à la façon des accords profonds d’une ouverture beethovenienne. Pour m’en tenir à la racine hébraïque de *Léviathan*, il semble que celle-ci désigne un être tortueux, donc un monstre qui s’apparenterait à un reptile ; cette connotation rejoint symboliquement l’aspect tortueux (c’est-à-dire à la fois

compliqué et menaçant) de plus d'un personnage du roman. On songe en particulier à madame Londe et à madame Grosgeorges et, bien sûr, à Guéret, encore que sa faiblesse essentielle ne l'apparente guère à un monstre de puissance. En lui, c'est la lâcheté qui est monstrueuse.

L'impossibilité d'échange et de compénétration réciproque des subjectivités et l'échec consécutif du mouvement transcendantal des consciences apparaît comme le thème philosophique central de ce roman, placé sous le signe de la menace et de la fermeture subjective. Or, sortir de l'enfermement subjectif pour atteindre à la fusion des altérités, implique nécessairement un mouvement vers l'extériorité. Celui-ci peut prendre deux formes : ou bien celui de l'aliénation, ou bien celui de la transcendance interindividuelle accomplie. L'aliénation, c'est-à-dire l'échec de la conscience qui se voit absorbée et défigurée dans l'extériorité pure sans qu'intervienne un lien intersubjectif, est bien le sort de Guéret, mû par le désir mais aussi par la quête désespérée d'un amour vrai et incapable, tant de séduire Angèle que d'arriver à se faire aimer d'elle. C'est également, faut-il le dire, le sort de la vieille entremetteuse qu'est madame Londe, asservie à l'angoisse de la survie matérielle au point de sacrifier la dignité humaine d'une jeune fille qu'elle a par ailleurs recueillie un an plus tôt lorsque celle-ci s'est trouvée orpheline. L'incompatibilité de l'acte charitable et de l'acte avilissant montre clairement que chez cette femme vieillie et désespérée, l'ambiguïté que j'ai relevée chez elle est la forme qu'adopte une conscience qui ne voit dans l'autre — ici Angèle — qu'un objet une chose que l'on sauvera sans doute, mais dans la seule intention de l'utiliser dans un but lucratif. Ici apparaît un repère essentiel dans l'interprétation phénoménologique de *Léviathan* ; il s'agit de la référence au corps et de l'ancrage de la conscience dans la corporéité. De Waelhens déjà cité, faisant écho aux vues de Merleau-Ponty, remarque ce qui suit : « [...] si [...] existence et subjectivité ne sont jamais appelées à se confondre, on comprend que toute intimité humaine apparaisse frappée d'une ex-centricité fondamentale et irréductible. Nous voudrions, comme l'exige la pure notion du sujet être la pleine possession de nous-mêmes et nous ne le pouvons pas puisque par l'existence nous penchons vers le dehors. Le drame de tout sujet humain est que le centre de son être qu'il est contraint de vouloir en lui-même et hors de lui-même. Selon que nous regardons

vers la subjectivité ou vers l'existence, notre corps devient l'ennemi qui conspire intérieurement à notre perte ou l'allié dont l'aide nous est indispensable pour amener l'affirmation de soi à son plein épanouissement [...] on voit par là [...] pourquoi notre relation au corps propre est essentiellement instable et doit l'être². » Ces remarques capitales nous fournissent une clé permettant de pénétrer l'unité Inspiration de toute l'œuvre. Angèle existe avant tout par son corps, elle est belle et sa beauté sert à la fois les visées de madame Londe qui la prostitue à ses clients pour assurer la fréquentation et les visées de Guéret qui la désire mais dont la faiblesse de caractère le rend incapable de l'aimer vraiment. L'un et l'autre perçoivent Angèle dans son existence corporelle mais échouent à nouer avec elle une authentique relation intersubjective. En conséquence, ils la condamnent à n'exister que dans l'extériorité aliénante, l'un et l'autre la privent de son être intime. En d'autres termes, ils la *défigurent* ; madame Londe la défigure moralement en la livrant à des aventures dégradantes avec ses clients ; Guéret, lui, la défigure physiquement en lui infligeant au visage une blessure irréversible. L'un et l'autre l'ont réduite à une corporéité amputée de toute dimension intersubjective. À la torture aliénante de la prostitution vient s'ajouter, après l'agression fatale de Guéret, la torture de la beauté perdue, mort lente de l'esprit qui prélude à la mort du corps. « Le monde s'évanouissait comme un mauvais rêve, il ne restait plus de cette vie que la douleur dont sa chair était affligée encore, et cette douleur elle-même devenait plus sourde, les derniers liens se rompaient. Dans l'extrême confusion où étaient, pour cette femme toutes les choses de la terre, à peine le son des paroles humaines parvenait-il à elle, mais elle n'en comprenait plus le sens. Déjà ses yeux se fixaient sur la vision que les morts contemplant à jamais. » Tels sont les derniers accents de Léviathan³.

Angèle mourante ne comprend plus le sens des paroles humaines, mais il y avait longtemps que le sens de la vie, le sens qui a pour condition l'intersubjectivité, avait déserté son esprit. Et pourtant, avant de s'abandonner à la mort, c'est elle, la victime, et elle seule, qui tentera de sauver son bourreau contre madame Londe et madame Grosgeorges qui vont le livrer à la justice en essayant de faire porter à Angèle la responsabilité de la trahison. Ainsi donc, en finale,

² A. De Waelhens, *op. cit.*, p. 176-177.

³ Julien Green, *Œuvres complètes*, Paris, Éd. de la Pléiade, vol. L, p. 814.

l'intersubjectivité triomphe de l'aliénation et la transcendance s'accomplit au sein de la finitude.

Copyright © 2008 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Georges Thinès, *La quête du sens dans Léviathan*. Séance publique du 16 février 2008 : Profils de Julien Green [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/160208/6thinès.pdf>>